

1 « C'était au temps où les Dieux existaient, mais où n'existaient pas les races mortelles. Or, quand est arrivé pour celles-ci le temps où la destinée les appelait aussi à l'existence, à ce moment les Dieux les modèlent en dedans de la terre, en faisant un mélange de terre, de feu et de tout ce qui encore peut se combiner avec le feu et la terre. Puis, quand ils voulurent les produire à la lumière, ils prescrivirent à Prométhée et à Épiméthée de les doter de qualités, en distribuant ces qualités à chacune de la façon convenable. Mais Épiméthée demande alors à Prométhée de lui laisser faire tout seul cette distribution : "une fois la distribution faite par moi, dit-il, à toi de contrôler !" Là-dessus, ayant convaincu l'autre, le distributeur se met à l'œuvre. En distribuant les qualités, il donnait à certaines races la force sans la vitesse ; d'autres, étant plus faibles, 10 étaient par lui dotées de vitesse ; il armait les unes, et, pour celles auxquelles il donnait une nature désarmée, il imaginait en vue de leur sauvegarde quelque autre qualité : aux races, en effet, qu'il habillait en petite taille, c'était une fuite ailée ou un habitat souterrain qu'il distribuait ; celles dont il avait grandi la taille, c'était par cela même aussi qu'il les sauvegardait. De même, en tout, la distribution consistait de sa part à égaliser les chances, et, dans tout ce qu'il imaginait, il prenait ses précautions pour éviter qu'aucune race ne s'éteignît. Mais, une fois qu'il leur eut donné le moyen d'échapper à de mutuelles destructions, voilà qu'il imaginait pour elles une défense commode à l'égard des variations de température qui viennent de Zeus : il les habillait d'une épaisse fourrure aussi bien que de solides carapaces, propres à les protéger contre le froid, mais capables d'en faire autant contre les brûlantes chaleurs ; sans compter que, quand 20 ils iraient se coucher, cela constituerait aussi une couverture, qui pour chacun serait la sienne et qui ferait naturellement partie de lui-même ; il chaussait telle race de sabots de corne, telle autre de griffes solides et dépourvues de sang. En suite de quoi, ce sont les aliments qu'il leur procurait, différents pour les différentes races : pour certaines l'herbe qui pousse de la terre, pour d'autres, les fruits des arbres, pour d'autres, des racines ; il y en a auxquelles il a accordé que leur aliment fût la chair des autres animaux, et il leur attribua une fécondité restreinte, tandis qu'il attribuait une abondante fécondité à celles qui se dépeuplaient ainsi, et que, par là, il assurait une sauvegarde à leur espèce.

30 Mais, comme (chacun sait cela) Épiméthée n'était pas extrêmement avisé, il ne se rendit pas compte que, après avoir ainsi gaspillé le trésor des qualités au profit des êtres privés de raison, il lui restait encore la race humaine qui n'était point dotée ; et il était embarrassé de savoir qu'en faire. Or, tandis qu'il est dans cet embarras, arrive Prométhée pour contrôler la distribution ; il voit les autres animaux convenablement pourvus sous tous les rapports, tandis que l'homme est tout nu, pas chaussé, dénué de couvertures, désarmé. Déjà, était même arrivé cependant le jour où ce devait être le destin de l'homme, de sortir à son tour de la terre pour s'élever à la lumière. Alors Prométhée, en proie à l'embarras de savoir quel moyen il trouverait pour sauvegarder l'homme, dérobe à Héphestos et à Athéna le génie créateur des arts, en dérobant le feu (car, sans le feu, il n'y aurait moyen pour personne d'acquiescer ce génie ou de l'utiliser) ; et c'est en procédant ainsi qu'il fait à l'homme son cadeau. Voilà donc comment l'homme acquit l'intelligence qui s'applique aux besoins de la vie. Mais l'art

40

d'administrer les Cités, il ne le posséda pas ! Cet art en effet était chez Zeus. Mais il n'était plus possible alors à Prométhée de pénétrer dans l'acropole qui était l'habitation de Zeus, sans parler des redoutables gardes du corps que possédait Zeus. En revanche, il pénètre subrepticement dans l'atelier qui était commun à Athéna et à Héphestos et où tous deux pratiquaient leur art, et, après avoir dérobé l'art de se servir du feu, qui est celui d'Héphestos, et le reste des arts, ce qui est le domaine d'Athéna, il en fait présent à l'homme. Et c'est de là que résultent, pour l'espèce humaine, les commodités de la vie mais, ultérieurement, pour Prométhée, une poursuite comme on dit, du chef de vol, à l'instigation d'Épiméthée.

50

60

70

Or puisque l'homme a eu sa part du lot divin, il fut, en premier lieu, le seul des animaux à croire à des Dieux ; il se mettait à élever des autels et des images de Dieux. Ensuite, il eut vite fait d'articuler artistement les sons de la voix et les parties du discours. Les habitations, les vêtements, les chaussures, les couvertures, les aliments tirés de la terre, furent, après cela, ses inventions. Une fois donc qu'ils eurent été équipés de la sorte, les hommes, au début, vivaient dispersés : il n'y avait pas de cités ; ils étaient en conséquence détruits par les bêtes sauvages, du fait que, de toute manière, ils étaient plus faibles qu'elles ; et, si le travail de leurs arts leur était d'un secours suffisant pour assurer leur entretien, il ne leur donnait pas le moyen de faire la guerre aux animaux ; car ils ne possédaient pas encore l'art politique, dont l'art de la guerre est une partie. Aussi cherchaient-ils à se grouper, et, en fondant des cités, à assurer leur salut. Mais, quand ils se furent groupés, ils commettaient des injustices les uns à l'égard des autres, précisément faute de posséder l'art d'administrer les cités ; si bien que, se répandant de nouveau de tous côtés, ils étaient anéantis. C'est alors que Zeus, craignant pour la disparition totale de notre espèce, envoie Hermès porter aux hommes le sentiment de l'honneur et celui du droit, afin que ces sentiments fussent la parure des cités et le lien par lequel s'unissent les amitiés. Sur ce, Hermès demande à Zeus de quelle manière enfin il donnera aux hommes ce sentiment du droit et de l'honneur : "Faut-il que, cela aussi, j'en fasse entre eux la distribution de la même façon qu'ont été distribuées les disciplines spéciales ? Or, voici comment la distribution s'en est faite : un seul individu, qui est un spécialiste de la médecine, c'est assez pour un grand nombre d'individus étrangers à cette spécialité ; de même pour les autres professions. Eh bien ! Le sentiment du droit et celui de l'honneur, faut-il que je les établisse de cette façon dans l'humanité ? Ou faut-il que je les distribue indistinctement à tous ? – À tous indistinctement, répondit Zeus, et qu'ils soient tous au nombre de ceux qui participent à ces sentiments ! Il n'y aurait pas en effet de cités, si un petit nombre d'hommes, comme c'est par ailleurs le cas avec les disciplines spéciales, participait à ces sentiments. De plus, institue même, en mon nom, une loi aux termes de laquelle il faut mettre à mort, comme s'il constituait pour le corps social une maladie, celui qui n'est pas capable de participer au sentiment de l'honneur et à celui du droit." »¹

PLATON Protagoras
(mythe de Prométhée)

1 Cet univers, vois-tu, qui est le nôtre, tantôt la Divinité guide l'ensemble de sa marche et conduit l'ensemble de sa révolution circulaire; tantôt elle l'abandonne à lui-même, une fois que les révolutions ont atteint en durée la mesure qui sied à cet univers; et il recommence alors à tourner dans le sens opposé, de son propre mouvement, en tant qu'il est un vivant et que, dès le principe, il a reçu de Celui qui l'a ordonné l'intelligence en partage. (d) Or, chez lui, cette marche rétrograde existe à titre de tendance nécessairement innée. (...)

10 L'ÉTR. : Entre tous les renversements de direction³ qui se produisent dans le ciel, le changement de sens dont il s'agit doit être considéré (c) comme le renversement de direction le plus important et le plus achevé. — LE JEUNE SOCR. : Du moins cela en a-t-il l'air! — L'ÉTR. : Et maintenant, c'est alors que se produisent aussi, nous devons le croire, les changements les plus importants pour nous, qui habitons au-dedans de cet univers. (...)

20 L'ÉTR. : Quel que fût alors l'âge de chacun des animaux vivants, cet âge, chez tous, eut un point d'arrêt initial, et tout ce qu'il y avait d'êtres mortels, cessant de s'acheminer vers les signes apparents du vieillissement progressif, se modifia au contraire dans le sens inverse : (e) c'est-à-dire qu'il devenait chaque jour plus jeune et de formes plus délicates : les cheveux blancs des vieillards tournaient au noir; ou bien encore, les joues de ceux qui avaient de la barbe recommençaient à se polir, cela remettait chacun d'eux au temps où approche la fleur de l'âge; quant à ceux qui en étaient à la puberté, leurs corps prenaient du poli, diminuaient de taille chaque jour et chaque nuit, pour en revenir à l'état naturel de l'enfant nouveau-né, auquel ils finissaient par ressembler, aussi bien au point de vue de l'âme qu'à celui du corps; en suite de quoi, continuant désormais à se consumer, ils s'anéantissaient, ma foi! totalement. Quant à ceux, d'autre part, qui en ce temps-là trépassaient de mort violente, c'était leur cadavre qui, subissant avec rapidité cette même perturbation, disparaissait complètement, sans laisser de trace visible, après un petit nombre de jours. (a) — (...)

30 ce qui suit d'une évolution qui va de la vieillesse à l'enfance, c'est que, au rebours, les défunts, gisant en terre, sont le point de départ d'une reconstitution qui s'opère à la même place, et que, revenant à la vie, ils suivent le changement de direction constitué par une genèse dont le cours circulaire est renversé¹; en outre, comme de la sorte ils sont forcément, à la lettre, des productions filles de la terre, (c) ils en portent de même le nom et en expriment la notion, à l'exception de tous ceux d'entre ces hommes que la Divinité aura conduits vers une autre destinée. (...)

40 pour ce qui, dans la légende, concerne les hommes, voici à peu près ce qu'on rapporte au sujet des conditions spontanées de leur existence. C'était la Divinité en personne qui était leur pasteur et qui présidait à leur vie, ainsi que les hommes à présent, en tant qu'ils se distinguent par le caractère plus divin de leur espèce, sont les pasteurs des autres espèces animales, qui sont inférieures à la leur; or, puisque celle-ci était leur pasteur, il n'y avait point besoin de constitution politique; (a) ils ne possédaient point une femme et des enfants : au sortir de la terre, ils revenaient tous à la vie, sans avoir gardé aucun souvenir des conditions antérieures de leur existence. Mais, tandis qu'était absent de leur état tout ce qu'il y a de cette sorte, en revanche les arbres, sans parler d'innombrables taillis, leur fournissaient des fruits à profusion, lesquels ne réclamaient point d'être produits par la culture, étant au contraire une contribution spontanée de la terre. D'autre part, ils vivaient nus, dormant au pâturage, le plus souvent sans lit, à la belle étoile : c'est que, par la façon dont les saisons étaient tempérées, ils étaient préservés d'avoir à en souffrir; c'est aussi que molles étaient leurs couches, étant faites du gazon qui à profusion poussait de la terre! (b)

80 Tu viens donc d'apprendre, Socrate, quelle vie menaient les hommes au temps de Cronos. Quant à celle que la tradition attribue au temps de Zeus, c'est la vie d'à présent, et ton expérience personnelle te renseigne à son sujet. Or, de ces deux vies, serais-tu capable et accepterais-tu de me décider laquelle est la plus heureuse?

— LE JEUNE SOCR. : Pas le moins du monde! — L'ÉTR. : Veux-tu donc, alors, que ce soit moi qui en décide pour toi, de quelque manière? — LE JEUNE SOCR. : Hé! oui, absolument. — L'ÉTR. : Eh bien donc, suppose les

30 nourrissons de Cronos, ainsi pourvus d'un copieux loisir et de la faculté de pouvoir nouer un commerce de conversation, non point seulement avec les hommes, mais encore avec les bêtes; (c) suppose-les utilisant l'ensemble de ces avantages en vue de la pratique de la philosophie; s'y adonnant aussi bien avec le concours des bêtes qu'avec le concours les uns des autres; s'informant auprès de tout ce qui existe, en cas d'apercevoir un être qui posséderait un pouvoir particulier, supérieur en quelque point à celui de tous les autres, pour réaliser un enrichissement

100 de la pensée : cette supposition faite, il te sera facile de décider que, par rapport au bonheur, les gens de ce temps-là étaient mille et mille fois supérieurs aux hommes d'à présent. Suppose-les en revanche, une fois gorgés à satiété de nourritures et de boissons, se racontant les uns aux autres, ainsi qu'aux bêtes, des histoires du genre de celles qu'à leur sujet on raconte à présent, (d) voilà encore de quoi, au moins à le déclarer selon mon opinion personnelle, il ne serait pas moins facile de décider! Quoi qu'il en soit, laissons néanmoins de côté ces considérations, jusqu'à ce que se soit manifesté à nos yeux quel-

110 qu'un qui, comme il faut, sache nous révéler si c'étaient, ou non, les connaissances et l'emploi de la discussion dialectique qui étaient pour les hommes de ce temps-là l'objet de leurs désirs. Mais quel fut notre but en tirant du sommeil cette histoire, voici ce qu'il nous faut dire, afin de poursuivre jusqu'à son terme ce qui y fait suite.

Pourquoi a pris fin l'ancien état des choses : le monde abandonné à lui-même. 120

En effet, une fois que fut arrivé à son achèvement le temps de toutes ces félicités; une fois qu'il fut nécessaire à un changement de se produire; une fois que déjà, non moins naturellement, eut été tout entière anéantie la race issue de la terre; (e) après que chaque âme eut acquitté toutes ses générations, laissé tomber dans la terre autant de semences que pour chacune la chose était prescrite¹, à ce moment, dis-je, Celui qui conduit le navire de l'univers, ayant pour ainsi dire abandonné la barre du gouvernail, alla se retirer dans la guérite de guet, tandis que le monde faisait marche arrière, cédant à son penchant prédestiné et congénital. Mais alors, tous les Dieux qui, selon les régions, partageaient le pouvoir avec la Divinité suprême, comprenant ce qui commençait à se produire, abandonnèrent à leur tour les parties du monde qui ressortissaient à leur surveillance personnelle. (a) Quant au monde lui-même, faisant volte-face et joignant, quand il s'élance de la sorte, les élans opposés d'un mouvement qui commence et d'un autre qui finit¹, il produisait ainsi en lui-même un énorme ébranlement, dont la conséquence fut, cette fois encore, une nouvelle destruction d'animaux de toute espèce. Mais après cela, quand se fut écoulée une durée suffisante, désormais remis de ce tumulte et de cette agitation, ayant obtenu quelque accalmie à ses ébranlements, le monde, recouvrant son équilibre, revenait à ce qui est le rythme habituel de sa course, prenait sur lui de veiller et de commander aux choses qu'il renferme, aussi bien qu'à lui-même; (b) car l'enseignement qu'il avait reçu de Celui qui en était l'ouvrier et le père, dans la mesure de ses moyens il en gardait mémoire. Au début, il le mettait donc en pratique avec plus d'exactitude, tandis que, à la fin, c'était d'une façon plus confuse; et la cause en était pour lui dans ce que la combinaison qui le constitue comporte de corporel², de foncièrement lié à son antique et primitive nature, parce qu'un immense désordre est le lot de celle-ci avant qu'elle soit parvenue à son état actuel d'organisation. C'est que, de Celui qui l'a composée, elle tient tout ce qu'en elle il y a de beau, tandis que de sa condition antérieure (c) provient tout

160 ce que le monde^a contient de fâcheux et de contraire à la règle : tout cela lui étant à lui-même immanent et réalisé dans les animaux comme un effet de ladite condition.

Cela étant, lorsque ce monde a élevé en lui-même les animaux avec le concours de Celui qui le gouverne, minimales ont été les maux auxquels il a donné naissance, grands au contraire les biens. Mais, une fois séparé de celui-ci, pendant le temps qui, en chaque circonstance, est le plus voisin de cet abandon, il continue de mener

170 toutes choses au mieux, tandis que, avec le progrès du temps et avec, en lui-même, la naissance de l'oubli, grandit aussi chez lui la domination de l'état chaotique qui le caractérisait anciennement. (d) Puis, quand la fin des temps est arrivée, alors il passe fleur¹; et, comme au mélange qui le constitue il mêle des biens infimes à côté d'une grande abondance de leurs contraires, il en vient à risquer de se ruiner lui-même avec tout ce qu'il enferme. Voilà aussi pour quelle raison, certes, la Divinité, qui jadis en fut déjà l'organisatrice, voyant à quels périls sans issue le monde était exposé, soucieuse d'éviter que, pris dans la tempête, le navire qu'elle conduit², cédant à de tels assauts, ne finisse, disloqué, par sombrer dans la mer infinie de la dissimilitude, revient s'asseoir auprès du gouvernail, (e) et, remettant d'aplomb ce qui a souffert et s'est disloqué au cours de la révolution précédente, où le monde obéissait à sa propre impulsion³, elle y met de l'ordre, elle le redresse, et ainsi lui assure une existence immortelle et toujours jeune. (...)

180 une fois les hommes sevrés des soins providentiels de la Divinité dont nous étions la propriété et qui nous paissait¹, comme d'autre part toutes celles des bêtes, en grand nombre, dont le naturel n'était point commode, revenaient à l'état sauvage et que, en revanche, les hommes s'étaient affaiblis et qu'ils n'étaient plus protégés, ils étaient par elles mis en pièces. (c) En outre, dans les premiers temps, ils étaient encore dépourvus de moyens et sans industrie, du fait que leur faisait défaut l'alimentation spontanée, et que, faute pour eux d'avoir en rien connu antérieurement la pression contraignante du besoin, ils ignoraient jusqu'alors la possibilité de se la procurer autrement. En conséquence de tout cela, ils étaient en proie à de grandes difficultés. Telle est donc l'origine de ces bienfaits dont, selon d'antiques légendes, des Dieux nous ont fait bénéficier, en y joignant les enseignements et l'apprentissage exigés par leurs présents : le feu, don de Prométhée; les arts, dons d'Héphaïstos et de la Déesse qui est sa collaboratrice; (d) les semences enfin, avec les plantes, présents d'autres Divinités². A quoi il faut ajouter tout ce qui a été, pour 210 l'équipement d'ensemble de la vie humaine, une conséquence de ces dons, une fois que ce qui venait des Dieux, j'entends le soin qu'ils prenaient des hommes, eut fait, ainsi qu'on l'a dit tout à l'heure, défaut à ceux-ci, et que ce fut pour eux une obligation d'assurer par eux-mêmes leur existence, et, comme le monde tout entier, d'avoir personnellement le soin d'eux-mêmes. C'est à l'imitation de ce monde et en suivant ses démarches que, pour l'éternité des temps, nous vivons et croissons à présent de cette façon, et jadis de celle que j'ai dite.

PLATON Le Politique (263c-275d)
(mythe du Politique)

3 MYTHES D'ARISTOPHANE : L'ORIGINE DE L'AMOUR

Ce texte est une parodie à un double niveau : Platon imite Aristophane, l'auteur de comédies, aussi célèbre en son temps que Molière peut l'être au XVII^e siècle. Le personnage d'Aristophane parodie à son tour les mythes grecs, et cette parodie de parodie donne une histoire bouffonne. C'est une énorme farce, mais qui cache, derrière le comique, une profonde analyse de l'existence humaine.

TEXTE 1 L'état primitif de l'humanité

Aristophane revu par Platon plagie non seulement les mythes traditionnels, mais encore les premiers essais des philosophes, en particulier les analyses d'Empédocle. Empédocle est l'un des premiers philosophes qui ose décrire l'origine des êtres vivants à partir d'une multitude de formes monstrueuses, dont une infime partie seulement aurait survécu.

1 Comment était l'humanité « au temps jadis » ?

2 Montrez le caractère comique et parodique de cette description.

Au temps jadis, notre nature n'était pas la même qu'à présent, elle était très différente. D'abord, il y avait chez les humains trois genres, et non pas deux comme aujourd'hui, le mâle et la femelle. Il en existait un troisième, qui tenait des deux autres ; le nom s'en est conservé de nos jours, mais le genre, lui, a disparu ; en ce temps-là, en effet, existait l'androgyné¹, genre distinct, qui pour la forme et pour le nom tenait des deux autres, à la fois du mâle et de la femelle. Aujourd'hui il n'existe plus, ce n'est plus qu'un nom déshonorant.

Ensuite, la forme de chaque homme constituait un tout, avec un dos arrondi et des flancs bombés. Ils avaient quatre mains, le même nombre de jambes, deux visages tout à fait pareils sur un cou parfaitement rond ; leur tête, au-dessus de ces deux visages situés à l'opposé l'un de l'autre, était unique ; ils avaient aussi quatre oreilles, deux organes de la génération, et le reste à l'avenant, autant qu'on peut l'imaginer. Ils se déplaçaient ou bien en ligne droite, comme à présent, dans le sens qu'ils voulaient ; ou bien quand ils se mettaient à courir rapidement, ils opéraient comme les acrobates qui exécutent une culbute et font la roue en ramenant leurs jambes en position droite : ayant huit membres qui leur servaient de point d'appui, ils avançaient rapidement en faisant la roue.

Platon, *Le Banquet* (vers 385 av. J.-C.), 189c, trad. P. Vicaire, Les Belles Lettres, Paris, 1989, p. 29 sq.

1. Homme et femme en même temps

3 Montrez les deux étapes : avant et après la sexualité. Pourquoi, au départ, la liaison conduit-elle à la mort ?

4 Le désir humain est souvent présenté comme un prolongement du besoin sexuel. Ici, le besoin sexuel vient « après » le désir et fonctionne comme un frein. Quelle est l'importance de ce renversement ?

TEXTE 2 Le châtiment, la naissance des amours

Ces créatures étranges tentèrent un jour d'escalader le ciel, pour combattre les dieux. En punition, Zeus décida de les couper en deux comme « un œuf avec un crible ». Ce châtiment expliquerait les différentes formes de sexualité.

Quand donc l'être primitif eut été dédoublé par cette coupure, chacun, regrettant sa moitié, tentait de la rejoindre. S'embrassant, s'enlaçant l'un l'autre, désirant ne former qu'un seul être, ils mouraient de faim, et d'inaction aussi, parce qu'ils ne voulaient rien faire l'un sans l'autre. Et quand une des moitiés était morte et que l'autre survivait, la moitié survivante en cherchait une autre et s'enlaçait à elle — qu'elle rencontrât la moitié d'une femme entière, c'est-à-dire ce qu'aujourd'hui nous appelons une femme, ou la moitié d'un homme. Ainsi l'espèce s'éteignait.

Mais Zeus, pris de pitié, s'avisa d'un autre expédient : il transporte sur le devant leurs organes de la génération. Jusqu'alors, en effet, ils les avaient sur leur face exté-

rieure, et ils engendraient et enfantaient non point en s'unissant mais dans la terre
comme les cigales. Il transporta donc ces organes à la place où nous les voyons, sur
le devant, et fit que par ce moyen les hommes engendrèrent les uns dans les autres,
c'est-à-dire par l'organe mâle, dans la femelle. Son but était le suivant : dans l'ac-
couplement, si un homme rencontrait une femme, ils auraient un enfant et l'espèce
se reproduirait ; mais si un mâle rencontrait un mâle, ils trouveraient au moins une
satiété dans leurs rapports, ils se calmeraient et ils se tourneraient vers l'action, et
pourvoiraient aux autres besoins de leur existence.

C'est évidemment de ce temps lointain que date l'amour inné des hommes les
uns pour les autres, celui qui rassemble des parties de notre nature ancienne, qui de
deux êtres essaie d'en faire un seul, et de guérir la nature humaine.

Op. cit., 191a, p. 32 sq.

TEXTE 3 L'énigme de l'amour

5 Expliquez pourquoi il existe une proximité entre le discours amoureux et la parole énigmatique des oracles.

6 Quels liens étroits l'amour entretient-il avec
1) la mort,
2) l'identité individuelle,
3) l'énigme de la vie?
Que peut-on en conclure sur la nature du désir?

Chacun d'entre nous est donc une fraction d'être humain dont il existe le complément, puisque cet être a été coupé comme on coupe les soles, et s'est dédoublé. Chacun, bien entendu, est en quête perpétuelle de son complément. Dans ces conditions, ceux des hommes qui sont une part de ce composé des deux sexes qu'on appelle alors androgyne, sont amoureux des femmes, et c'est de là que viennent la plupart des hommes adultères ; de la même façon, les femmes qui aiment les hommes et qui sont adultères, proviennent de cette espèce ; quant à celles des femmes qui sont une part de femme, elles ne prêtent aucune attention aux hommes, leur inclination les porte plutôt vers les femmes, et c'est de cette espèce que viennent les petites amies
des dames². Ceux qui sont une part de mâle recherchent les mâles et, tant qu'ils sont des enfants, comme ils sont de petites tranches du mâle primitif, ils aiment les hommes, prennent plaisir à coucher avec eux, à être dans leurs bras. Ce sont les meilleurs des enfants et des jeunes gens, parce qu'ils sont les plus virils de nature³.
[...]

Et ces êtres, qui passent toute leur vie l'un avec l'autre, sont des gens qui ne sauraient même pas dire ce qu'ils attendent l'un de l'autre ; nul ne peut croire, en effet, que ce soit la jouissance amoureuse, et se figurer que telle est la raison de leur joie et de leur grand empressement à vivre côte à côte. C'est autre chose, évidemment, que veut l'âme de chacun, une chose qu'elle ne peut exprimer, mais elle devine⁴ ce qu'elle veut et le laisse obscurément entendre⁵.

Op. cit., 191e-192d, p. 33 sq.

2. Euphémisme du traducteur pour « lesbiennes ».
3. L'éloge d'Aristophane est sans doute ironique, car son hôte, Agathon, n'est pas un modèle de virilité.

4. Se rapproche de « diviner », c'est-à-dire chercher à interpréter l'oracle.
5. Parler par énigme, à la manière d'un oracle.

AMOUREUX, INITIATION À LA BEAUTÉ

Diotime est une prêtresse rencontrée par Socrate dans sa jeunesse. On ne sait pas si le personnage a vraiment existé, ou bien s'il n'est qu'une invention. Mais il résout un problème fréquemment rencontré dans les dialogues de Platon : comment dire une vérité que la Raison pressent, mais qu'elle ne peut démontrer ? Dans ces cas-là, Platon fait appel à des mythes, à des traditions religieuses ou à des personnages inspirés. Diotime remplit ce rôle, elle a initié Socrate aux mystères de l'amour.

TEXTE 1 La purification

On représente souvent l'amour platonique comme un amour désincarné. Le texte suivant montre que Platon ne méprisait pas totalement les impulsions du corps. Le désir physique correspond à la première étape de l'initiation.

1 Comment passe-t-on du désir d'un beau corps au désir de tous les beaux corps ?

2 Pourquoi l'amour inspire-t-il de beaux discours ?

3 La civilisation grecque est célébrée pour son culte des formes harmonieuses du corps humain. Quel peut être le lien entre l'idéal du regard amoureux et l'idéal du regard esthétique ?

4 Quel est le lien entre le désir amoureux et les belles actions, entre le désir amoureux et les sciences ?

5 Expliquez la logique de l'enchaînement des étapes de l'initiation. Comment passe-t-on de la beauté des corps à celle des actions puis à celle des sciences ?

oilà sans doute, Socrate, dans l'ordre de l'amour, les vérités auxquelles tu peux être, toi aussi, initié. Mais la révélation suprême et la contemplation qui en sont le but quand on suit la bonne voie, je ne sais si elles seront à ta portée. Je vais parler pour- tant, dit-elle, sans ménager mon zèle. Essaie de me suivre, toi-même, si tu en es capable.

Il faut, dit-elle, que celui qui prend la bonne voie pour aller à ce but commence dès sa jeunesse à rechercher les beaux corps. En premier lieu, s'il est bien dirigé par celui qui le dirige, il n'aimera qu'un seul corps, et alors il enfantera de beaux discours, puis il constatera que la beauté qui réside en un corps quelconque est sœur de la beauté d'un autre corps et que, si l'on doit chercher la beauté qui réside en la forme, il serait bien fou de ne pas tenir pour une et identique la beauté qui réside en tous les corps. Quand il aura compris cela, il deviendra amoureux de tous les beaux corps, et son violent amour d'un seul se relâchera : il le dédaignera, il le jugera sans valeur.

Platon, *Le Banquet*, 210a, trad. P. Vicaire, Les Belles Lettres, p. 67 sq.

TEXTE 2 L'ascension initiatique

L'initiation est un cheminement rituel, sur une route balisée et codifiée, qui sert à symboliser une transformation intérieure et volontaire. L'expérience de l'amour est analysée par Platon comme une démarche quasi religieuse : c'est un chemin que l'on s'ouvre en soi-même.

Ensuite il estimera la beauté des âmes plus précieuse que celle des corps, en sorte qu'une personne dont l'âme a sa beauté sans que son charme physique ait rien d'éclatant, va suffire à son amour et à ses soins. Il enfantera des discours capables de rendre la jeunesse meilleure ; de là il sera nécessairement amené à considérer la beauté dans les actions et dans les lois, et à découvrir qu'elle est toujours semblable à elle-même, en sorte que la beauté du corps soit peu de chose à son jugement.

Ensuite, des actions humaines il sera conduit aux sciences, pour en apercevoir la beauté et, les yeux fixés sur l'immense étendue qu'occupe le beau, cesser désormais de s'attacher comme le ferait un esclave à la beauté d'un jeune garçon, d'un homme, ou d'une seule action – et renoncer à l'esclavage qui l'avilit et lui fait dire des pauvretés. Qu'il se tourne au contraire vers l'océan du beau, qu'il le contemple, et il enfantera de beaux discours sans nombre, magnifiques, des pensées qui naîtront dans l'élan généreux de l'amour du savoir, jusqu'à ce qu'enfin, affermi et grandi, il porte les yeux vers une science unique, celle de la beauté dont je vais te parler.

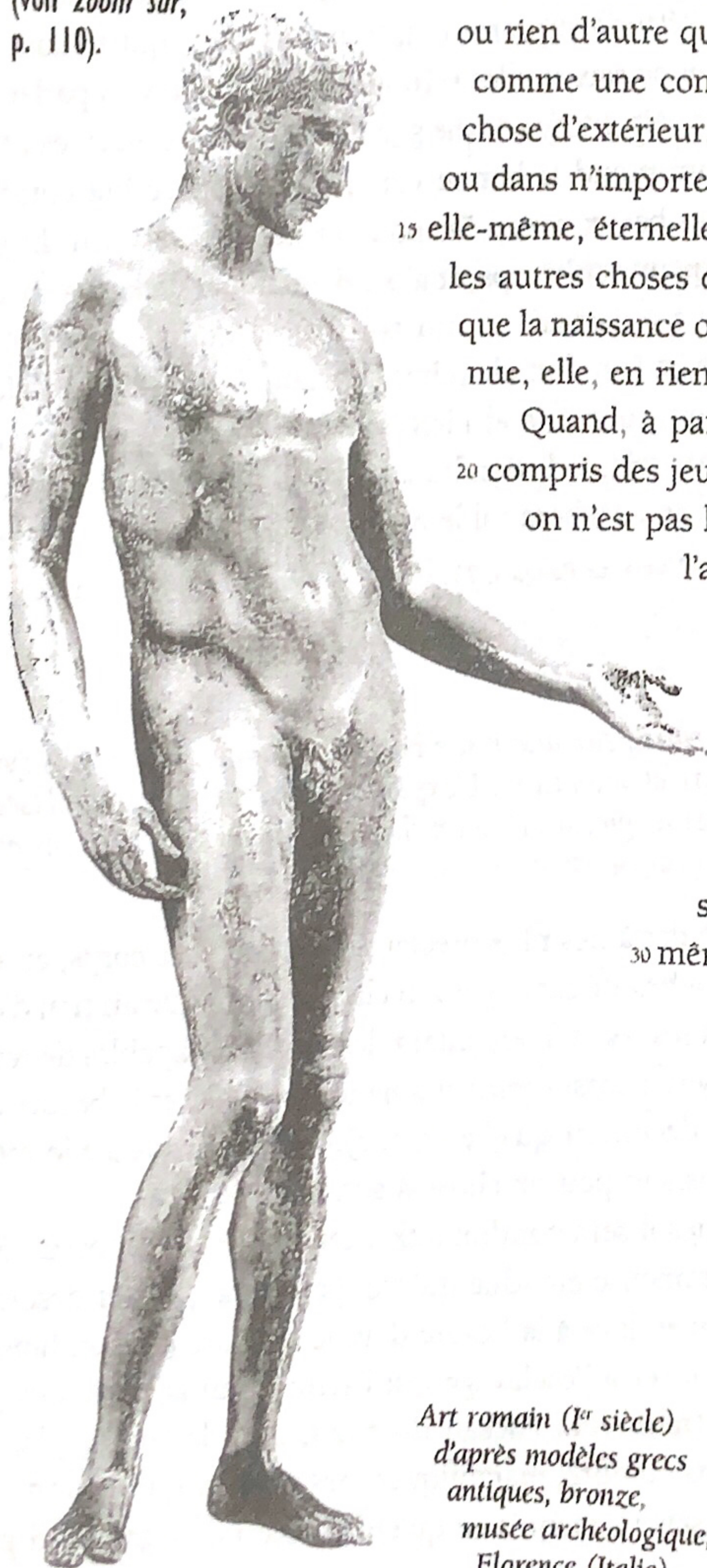
Op. cit., 210b, pp. 68-69.

TEXTE 3 La dernière étape : la contemplation

La contemplation est la dernière étape de l'initiation : elle en est la révélation. En général, ce qui est révélé est à la fois différent des étapes précédentes, mais dépendant d'elles. Il ne s'agit pas de mépriser les étapes antérieures, mais au contraire de les intégrer.

6 Quelles sont les caractéristiques de la Beauté véritable ? Analysez-les.

7 Comparez les étapes initiatiques de ce texte avec celles de l'allégorie de la Caverne, p. 74 (voir Zoom sur, p. 110).



Art romain (I^{er} siècle)
d'après modèles grecs
antiques, bronze,
musée archéologique,
Florence (Italie).

8 Efforce-toi, dit-elle, de m'accorder toute l'attention dont tu es capable. L'homme guidé jusqu'à ce point sur le chemin de l'amour contempera les belles choses dans leur succession et leur ordre exact ; il atteindra le terme suprême de l'amour et soudain il verra une certaine beauté qui par nature est merveilleuse, celle-là même, 5 Socrate, qui était le but de tous ses efforts jusque là, une beauté qui tout d'abord est éternelle, qui ne connaît ni la naissance ni la mort, ni la croissance ni le déclin, qui ensuite n'est pas belle par un côté et laide par un autre, qui n'est ni belle en ce temps-ci et laide en ce temps-là, ni belle sous tel rapport et laide sous tel autre, ni belle ici et laide ailleurs, en tant que belle pour certains et laide pour d'autres.

10 Et cette beauté ne lui apparaîtra pas comme un visage, ni comme des mains ou rien d'autre qui appartienne au corps, ni non plus comme un discours ni comme une connaissance ; elle ne sera pas non plus située dans quelque chose d'extérieur, par exemple dans un être vivant, dans la terre, dans le ciel, ou dans n'importe quoi d'autre. Non, elle lui apparaîtra en elle-même et par 15 elle-même, éternellement jointe à elle-même par l'unicité de sa forme, et toutes les autres choses qui sont belles participent de cette beauté de telle manière que la naissance ou la destruction des autres réalités ne l'accroît ni ne la diminue, elle, en rien, et ne produit aucun effet sur elle.

Quand, à partir de ce qui est ici-bas, on s'élève, grâce à l'amour bien 20 compris des jeunes gens, et qu'on commence d'apercevoir cette beauté-là, on n'est pas loin de toucher au but. Suivre, en effet, la voie véritable de l'amour, ou y être conduit par un autre, c'est partir, pour commencer, des beautés de ce monde pour aller vers cette beauté-là, s'élever toujours, comme par échelons, 25 en passant d'un seul beau corps à deux, puis de deux à tous, puis des beaux corps aux belles actions, puis des actions aux belles sciences, jusqu'à ce que des sciences on en vienne enfin à cette science qui n'est autre que la science du beau, pour connaître enfin la beauté en elle- 30 même.

Op. cit., 210^e, p. 69.

LA GENÈSE

LA CRÉATION*

¹ Commencement* de la °création* par Dieu du ciel et de la terre. ² La terre était déserte et vide*, et la ténèbre à la surface de l'abîme ; le souffle* de Dieu planait à la surface des eaux,

³ et Dieu dit* : « Que la lumière* soit ! » Et la lumière fut*. ⁴ Dieu vit que la °lumière était bonne. Dieu sépara la lumière de la ténèbre. ⁵ Dieu appela la lumière « jour » et la ténèbre il l'appela « nuit ». Il y eut un soir, il y eut un matin : premier jour*.

⁶ Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament* au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux ! » ⁷ Dieu fit le °firmament et il sépara les eaux inférieures au firmament d'avec les eaux supérieures. Il en fut ainsi. ⁸ Dieu appela le firmament « ciel »*. Il y eut un soir, il y eut un matin : deuxième jour.

⁹ Dieu dit : « Que les °eaux inférieures au ciel s'amusent en un seul lieu et que le continent* paraisse ! » Il en fut ainsi. ¹⁰ Dieu appela « terre » le continent ; il appela « mer » l'amas des eaux. Dieu vit que cela était bon.

¹¹ Dieu dit : « Que la terre se °couvre de verdure, d'herbe qui rend féconde sa semence, d'arbres fruitiers qui, selon leur espèce, portent sur terre des fruits ayant en eux-mêmes leur semence* ! » Il en fut ainsi. ¹² La terre produisit* de la verdure, de l'herbe qui rend féconde sa semence selon son espèce, des arbres qui portent des fruits ayant en eux-mêmes leur semence selon leur espèce. Dieu vit que cela était bon. ¹³ Il y eut un soir, il y eut un matin : troisième jour.

¹⁴ Dieu dit : « Qu'il y ait des °luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour de la nuit, qu'ils servent de signes tant pour les fêtes que pour les jours et les années, ¹⁵ et qu'ils servent de luminaires au firmament du ciel pour illuminer la terre. » Il en fut ainsi. ¹⁶ Dieu fit les deux grands luminaires, le °grand luminaire pour présider au jour, le petit pour présider à la nuit, et les étoiles. ¹⁷ Dieu les établit dans le firmament du ciel pour illuminer la terre, ¹⁸ pour présider au jour et à la nuit et séparer la lumière de la ténèbre*. Dieu vit que cela était bon. ¹⁹ Il y eut un soir, il y eut un matin : quatrième jour.

²⁰ Dieu dit : « Que les eaux grouillent de bestioles vivantes* et que l'oiseau vole au-dessus de la terre face au firmament du ciel. » ²¹ Dieu créa les grands °monstres marins*, tous les êtres vivants et remuants selon leur espèce, dont grouillèrent les eaux, et tout oiseau ailé selon son espèce. Dieu vit que cela était bon. ²² Dieu les bénit* en disant : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez les eaux dans les mers, et que °l'oiseau prolifère sur la terre ! » ²³ Il y eut un soir, il y eut un matin : cinquième jour.

²⁴ Dieu dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce : °bestiaux, petites bêtes*, et bêtes sauvages selon leur espèce ! » Il en fut ainsi. ²⁵ Dieu fit les bêtes sauvages selon leur espèce, les bestiaux selon leur espèce et toutes les petites bêtes du sol selon leur espèce. Dieu vit que cela était bon.

²⁶ Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre °ressemblance*, et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre* et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre ! »

²⁷ Dieu créa l'homme à son image, à °l'image de Dieu il le créa ; °mâle et femelle il les créa.

²⁸ Dieu les bénit et Dieu leur dit : « Soyez °féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la*. Soumettez les poissons de la mer, les oiseaux du ciel* et toute bête qui remue sur la terre ! »

²⁹ Dieu dit : « Voici, je vous donne toute herbe qui porte sa semence sur toute la surface de la terre et tout arbre dont le fruit porte sa semence ; ce sera votre °nourriture*. ³⁰ A toute bête de la terre, à tout oiseau du ciel, à tout ce qui remue sur la terre et qui a souffle de vie, je donne* pour nourriture toute herbe mûrissante*. » Il en fut ainsi. ³¹ Dieu vit tout ce qu'il avait fait. Voilà, c'était très °bon. Il y eut un soir, il y eut un matin : sixième jour.

¹ Le ciel, la terre et tous leurs éléments* furent achevés.

² Dieu acheva au °septième jour* l'œuvre qu'il avait faite, il arrêta au septième jour toute l'œuvre qu'il faisait*.

³ Dieu bénit le septième jour et le consacra car il avait alors arrêté toute l'œuvre que lui-même avait créée par son action. ⁴ Telle est la naissance* du ciel et de la terre lors de leur création.

LES DÉBUTS DE L'HUMANITÉ*

Le paradis terrestre

Le jour où le SEIGNEUR Dieu ¹fit la terre et le ciel*, ²il n'y avait encore sur la terre aucun arbuste des champs, et aucune herbe des champs* n'avait encore germé, car le SEIGNEUR Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol ; ³mais un flux montait de la terre et irriguait toute la surface du sol*. ⁴Le SEIGNEUR Dieu modela* l'homme avec de la ⁵«poussière prise du sol*». Il insuffla dans ses narines l'haléine de vie, et l'homme devint un être vivant*. ⁶Le SEIGNEUR Dieu planta un jardin en Eden*, à l'orient, et il y plaça l'homme qu'il avait formé. ⁷Le SEIGNEUR Dieu fit germer du sol tout ⁸«arbre d'aspect attrayant et bon à manger, ⁹l'arbre de vie* au milieu du jardin et l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais*.

¹⁰Un fleuve sortait d'Eden pour irriguer le jardin ; de là il se partageait pour former quatre bras*. ¹¹L'un d'eux s'appelait Pishôn : c'est lui qui entoure tout le pays de Hawila où se trouve l'or ¹²— et l'or de ce pays est bon — ainsi que le bdellium et la pierre d'onyx. ¹³Le deuxième fleuve s'appelait Guihôn ; c'est lui qui entoure tout le pays de Koush. ¹⁴Le troisième fleuve s'appelait Tigre ; il coule à l'orient d'Assour. Le quatrième fleuve, c'était l'Euphrate.

¹⁵Le SEIGNEUR Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Eden pour cultiver le sol* et le garder. ¹⁶Le SEIGNEUR Dieu prescrivit à l'homme : « Tu pourras manger de tout arbre du jardin, ¹⁷mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais car, du jour où tu en mangeras, tu devras ¹⁸mourir* ».

¹⁸Le SEIGNEUR Dieu dit : « Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. Je veux lui faire une ¹⁹aide qui lui soit accordée* ». ²⁰Le SEIGNEUR Dieu modela du sol toute bête des champs et tout oiseau du ciel qu'il amena à l'homme pour voir comment il les désignerait. Tout ce que désigna l'homme avait pour nom « être vivant* » ; ²¹l'homme désigna par leur nom tout bétail, tout* oiseau du ciel et toute bête des champs, mais pour lui-même, l'homme ne trouva pas l'aide qui lui soit accordée. ²²Le SEIGNEUR Dieu fit tomber dans une ²³torpeur* l'homme qui s'endormit ; il prit l'une de ses côtes* et referma les chairs à sa place. ²⁴Le SEIGNEUR Dieu transforma la côte qu'il avait prise à l'homme en une femme qu'il lui amena. ²⁵L'homme s'écria :

« Voici cette fois l'os de mes os et la ²⁶chair de ma chair*, celle-ci, on l'appellera femme car c'est de l'homme qu'elle a été prise* ».

²⁷Aussi l'homme ²⁸laisse-t-il son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils deviennent une seule chair*.

Mythe de Pandore.

C'est que les dieux ont caché ce qui fait vivre les hommes ; sinon, sans effort, tu travaillerais un jour, pour récolter de quoi vivre ⁴⁵toute une année sans rien faire ; vite, au-dessus de la fumée, tu pendrais le gouvernail*, et c'en serait fini du travail des bœufs et des mules patientes. Mais Zeus t'a caché ta vie, le jour où, l'âme en courroux, il se vit dupé par Prométhée aux penses fourbes. De ce jour aux hommes il ⁵⁰prépara de tristes soucis. Il leur cacha le feu. Mais ce fut encore le brave fils de Japet qui alors, pour les hommes, le vola au sage Zeus, dans le creux d'une sèrèle*, et trompa l'œil du dieu qui lance la foudre. Et, courroucé, Zeus qui assemble les nuées lui dit : « Fils de Japet, qui en sais plus ⁵⁵que tous les autres, tu ris d'avoir volé le feu et trompé mon âme, pour ton plus grand malheur, à toi, comme aux hommes à naître : moi, en place du feu, je leur ferai présent d'un mal, en qui tous, au fond du cœur, se complairont à entourer d'amour leur propre malheur. »

Il dit et éclate de rire, le père des dieux et des hommes ; ⁶⁰et il commande à l'illustre Héphaïstos de tremper d'eau un peu de terre sans tarder, d'y mettre la voix et les forces d'un être humain et d'en former, à l'image des déesses immortelles, un beau corps aimable de vierge ; Athéné lui ⁶⁵apprendra ses travaux, le métier qui tisse mille couleurs ; Aphrodite d'or sur son front répandra la grâce, le douloureux désir, les soucis qui brisent les membres, tandis qu'un esprit impudent, un cœur artificieux seront, sur l'ordre de Zeus, mis en elle par Hermès, le Messenger, tueur d'Argos.

Il dit, et tous obéissent au seigneur Zeus, fils de Cronos. En hâte, l'illustre Boiteux modèle dans la terre la forme d'une chaste vierge, selon le vouloir du Cronide. La déesse aux yeux pers, Athéné, la pare et lui noue sa ceinture. Autour de son cou les Grâces divines, l'auguste Persuasion mettent des colliers d'or ; tout autour d'elle les ⁷⁵Heures aux beaux cheveux disposent en guirlandes des fleurs printanières. Pallas Athéné ajuste sur son corps toute sa parure. Et, dans son sein, le Messenger, tueur d'Argos, crée mensonges, mots trompeurs, cœur artificieux, ainsi que le veut Zeus aux lourds grondements. Puis, héraut des dieux, il met en elle la parole et à cette ⁸⁰femme il donne le nom de « Pandore », parce que ce sont tous les habitants de l'Olympe qui, avec ce présent, font présent du malheur aux hommes qui mangent le pain*.

Son piège ainsi creusé, aux bords abrupts et sans issue, le Père des dieux dépêche à Épiméthée, avec le présent ⁸⁵des dieux, l'illustre Tueur d'Argos, rapide messenger. Épiméthée ne songe point à ce que lui a dit Prométhée : que jamais il n'accepte un présent de Zeus Olympien, mais le renvoie à qui l'envoie, s'il veut épargner un malheur aux mortels. Il accepte et, quand il subit son malheur, comprend.

⁹⁰La race humaine vivait auparavant sur la terre à l'écart et à l'abri des peines, de la dure fatigue, des maladies douloureuses, qui apportent le trépas aux hommes*. Mais la femme, enlevant de ses mains le large couvercle de la jarre, ⁹⁵les dispersa par le monde et prépara aux hommes de tristes soucis. Seul, l'Espoir restait là, à l'intérieur de son infrangible prison, sans passer les lèvres de la jarre, et ne s'envola pas au dehors, car Pandore déjà avait remplacé le couvercle, par le vouloir de Zeus, assembleur de nuées, qui ¹⁰⁰porte l'égide. Mais des tristesses en revanche errent innombrables au milieu des hommes : la terre est pleine de maux, la mer en est pleine ! Les maladies, les unes de jour, les autres de nuit, à leur guise, visitent les hommes, apportant la souffrance aux mortels — en silence, car le sage Zeus ¹⁰⁵leur a refusé la parole. Ainsi donc il n'est nul moyen d'échapper aux desseins de Zeus.

HESIODE *Les travaux et les jours*

Hors du jardin d'Éden

²⁵ Tous deux étaient nus, l'homme et sa femme, sans se faire mutuellement honte*.

¹ Or le °serpent était la plus astucieuse* de toutes les bêtes des champs que le SEIGNEUR Dieu avait faites. Il dit à la femme : « Vraiment ! Dieu vous a dit : "Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin*"... » ² La °femme répondit au serpent : « Nous pouvons manger du fruit des arbres du jardin*, ³ mais du fruit de

l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : "Vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas afin de ne pas mourir." » ⁴ Le serpent dit à la femme : « Non, vous ne mourrez pas*, ⁵ mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux possédant la connaissance de ce qui est bon ou mauvais* ».

⁶ La femme vit que l'arbre était bon à manger, °séduisant à regarder, précieux pour agir avec clairvoyance. Elle en prit un fruit dont elle mangea, elle en donna aussi à son mari, qui était avec elle*, et il en mangea. ⁷ Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils surent qu'ils étaient nus. Ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des pagnes*.

⁸ Or ils entendirent la voix du SEIGNEUR Dieu qui se promenait dans le jardin au souffle* du jour. L'homme et la femme se cachèrent devant le SEIGNEUR Dieu au milieu des arbres du jardin. ⁹ Le SEIGNEUR Dieu appela l'homme et lui dit : « Où es-tu* ? » ¹⁰ Il répondit : « J'ai entendu ta voix dans le jardin, j'ai pris peur car j'étais °nu, et je me suis caché. » – ¹¹ « Qui t'a révélé, dit-il, que tu étais nu ? Est-ce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais prescrit de ne pas manger ? » ¹² L'homme répondit : « La femme que tu as mise

auprès de moi, c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé* ».

¹³ Le SEIGNEUR Dieu dit à la femme : « Qu'as-tu fait là ? » La femme répondit : « Le serpent m'a trompée et j'ai mangé. »

¹⁴ Le SEIGNEUR Dieu dit au serpent : « Parce que tu as fait cela, tu seras maudit entre tous les bestiaux et toutes les bêtes des champs ; tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie*. ¹⁵ Je mettrai °l'hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance. Celle-ci te meurtrira à la tête et toi, tu la meurtriras au talon* ».

¹⁶ Il dit à la femme : « Je ferai qu'en-cainte, tu sois dans de grandes °souffrances* ; c'est péniblement que tu enfanteras des fils. Ton désir te poussera vers* ton homme et lui te dominera. »

¹⁷ Il dit à Adam* : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais formellement prescrit de ne pas manger, le sol sera °maudit à cause de toi. C'est dans la peine que tu t'en nourriras tous les jours de ta vie, ¹⁸ il fera germer pour toi °l'épine et le chardon et tu mangeras l'herbe des champs*. ¹⁹ A la °sueur de ton visage tu mangeras du pain jusqu'à ce que tu °retournes au sol car c'est de lui que tu

as été pris. Oui, tu es poussière et à la poussière tu retourneras* ».

²⁰ L'homme appela sa femme du nom d'Eve – c'est-à-dire La Vivante –, car c'est elle qui a été la mère de tout °vivant*.

²¹ Le SEIGNEUR Dieu fit pour Adam et sa femme des tuniques de peau dont il les revêtit*. ²² Le SEIGNEUR Dieu dit : « Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous* par la connaissance de ce qui est bon ou mauvais. Maintenant, qu'il ne tende pas la main pour prendre aussi de °l'arbre de vie, en manger et vivre à jamais* ! »

²³ Le SEIGNEUR Dieu l'expulsa du jardin d'Éden pour cultiver le sol d'où il avait été pris. ²⁴ Ayant chassé l'homme, il posta les °chérubins* à l'orient du jardin d'Éden avec la flamme de l'épée foudroyante* pour garder le chemin de l'arbre de vie.

Façonne donc une espèce de bête multiforme et polycéphale, ayant, disposées en cercle, des têtes d'animaux dociles et d'animaux féroces, et capable de changer et de tirer d'elle-même tout cela.

Un pareil ouvrage, observa-t-il, demande un habile modelleur; mais comme la pensée est plus facile à modeler que la cire ou toute autre matière semblable, voilà qui est fait.

Façonne maintenant deux autres figures, l'une d'un lion, l'autre d'un homme; mais que la première soit de beaucoup la plus grande des trois, et que la seconde ait, en grandeur, le second rang.

Ceci est plus aisé, dit-il; la chose est déjà faite.

Joins ces trois formes en une seule, de telle sorte que, les unes avec les autres, elles ne fassent qu'un tout.

Elles sont jointes.

Enfin, recouvre-les extérieurement de la forme d'un seul être, la forme humaine, de manière qu'aux yeux de celui qui ne pourrait voir l'intérieur et n'apercevrait que l'enveloppe, l'ensemble paraisse un seul être, un homme. C'est recouvert.

Disons maintenant à celui qui prétend qu'il est avantageux à cet homme d'être injuste, et qu'il ne lui sert de rien de pratiquer la justice, que cela revient à prétendre qu'il lui est avantageux de nourrir avec soin, d'une part, la bête multiforme, le lion et sa suite, et de les fortifier, et d'autre part d'affamer et d'affaiblir l'homme, en sorte que les deux autres le puissent traîner partout où ils voudront; et, au lieu de les accoutumer à vivre ensemble en bon accord, de les laisser se battre, se mordre et se dévorer les uns les autres.

Il soutient en effet tout cela, le panégyriste de l'injustice.

Et, réciproquement, affirmer qu'il est utile d'être juste n'est-ce pas soutenir qu'il faut faire et dire ce qui donnera à l'homme intérieur la plus grande autorité possible sur l'homme tout entier, et lui permettra de veiller sur le nourrisson polycéphale à la manière du laboureur, qui nourrit et apprivoise les espèces pacifiques et empêche les sauvages de croître; de l'élever ainsi avec l'aide du lion⁶⁷⁸, et, en partageant ses soins entre tous, de les maintenir en bonne intelligence entre eux et avec lui-même?

Voilà bien ce que soutient le partisan de la justice.

Ainsi, de toute façon, celui qui fait l'éloge de la justice a raison, et celui qui loue l'injustice a tort. En effet, qu'on ait égard au plaisir, à la bonne renommée ou à l'utilité, celui qui loue la justice dit vrai, et celui qui la blâme ne dit rien de sain, et ne sait même pas ce qu'il blâme.

Il ne le sait nullement, dit-il, à ce qu'il me semble.

Tâchons donc de le détromper doucement — car son erreur est involontaire et demandons-lui : Bienheureux homme, ne pouvons-nous pas dire que la distinction ordinaire de l'honnête et du malhonnête tire son origine de ceci : l'honnête, d'une part, est ce qui soumet à l'homme, ou plutôt, peut-être, ce qui soumet à l'élément divin⁶⁷⁹ l'élément bestial de notre nature, et le malhonnête, d'autre part, ce qui asservit l'élément paisible à l'élément sauvage. En conviendra-t-il ? Sinon, que répondra-t-il ?

Il en conviendra, s'il veut m'en croire. (...)

Si, de même que la cité est divisée en trois corps, l'âme de chaque individu l'est en trois éléments, notre thèse admet, ce me semble, une autre démonstration.

Quelle est-elle ?

La voici. Puisqu'il y a trois éléments, il me paraît qu'il y a aussi trois espèces de plaisirs propres à chacun d'eux, et pareillement trois ordres de désirs et de commandements.

Comment l'entends-tu ? demanda-t-il.

Le premier élément, disons-nous, est celui par lequel l'homme connaît, et le second celui par lequel il s'irrite; quant au troisième, comme il a nombre de formes différentes, nous n'avons pu lui trouver de dénomination unique et appropriée, et nous l'avons désigné par ce qu'il y a de plus important et de prédominant en lui; nous l'avons appelé concupiscible⁶⁸⁰, à cause de la violence des désirs relatifs au manger, au boire, à l'amour et aux autres plaisirs semblables; nous l'avons nommé également ami de l'argent, parce que c'est surtout au moyen de l'argent que l'on satisfait ces sortes de désirs.

Et nous avons eu raison.

Or, si nous ajoutons que son plaisir et son amour se trouvent dans le gain, ne serions-nous pas à même, autant que possible, de nous appuyer dans la discussion sur une notion unique qui le résume, en sorte que, chaque fois que nous parlerions de cet élément de l'âme, nous verrions clairement ce qu'il est ? Ainsi, en l'appelant ami du gain et du profit⁶⁸¹, nous lui donnerions le nom qui lui convient, n'est-ce pas ?

Il me le semble.

Mais quoi ? ne disons-nous pas que l'élément irascible ne cesse d'aspirer tout entier à la domination, à la victoire et à la renommée ?

Si fait.

Si donc, nous l'appelions ami de la victoire et de l'honneur, la dénomination serait-elle appropriée ?

PLATON La République

livre IX

1 La première union nécessaire est celle de deux êtres qui sont incapables d'exister l'un sans l'autre : c'est le cas pour le mâle et la femelle en vue de la procréation (et cette union n'a rien d'arbitraire, mais comme dans les autres espèces animales et chez les plantes, il s'agit d'une tendance naturelle à laisser après soi un autre être semblable à soi) ; c'est encore l'union de celui dont la nature est de commander avec celui dont la nature est d'être commandé, en vue de leur conservation commune. En effet, pour ce dernier cas, l'être qui, par son intelligence, a la faculté de prévoir, est par nature un chef et un maître, tandis que celui qui, au moyen de son corps, est seulement capable d'exécuter les ordres de l'autre, est par sa nature même un subordonné et un esclave : de là vient que l'intérêt du maître et celui de l'esclave se confondent.

Les deux communautés que nous venons de voir constituent donc la famille à son premier stade,

20 D'autre part, la première communauté formée de plusieurs familles en vue de la satisfaction de besoins qui ne sont plus purement quotidiens, c'est le village. Par sa forme la plus naturelle, le village paraît être une extension de la famille.

25 Enfin, la communauté formée de plusieurs villages est la cité, au plein sens du mot ; elle atteint dès lors, pour ainsi parler, la limite de l'indépendance économique : ainsi, formée au début pour satisfaire les seuls besoins vitaux, elle existe pour permettre de bien vivre.

C'est pourquoi toute cité est un fait de nature, s'il est vrai que les premières communautés le sont elles-mêmes. Car la cité est la fin de celles-ci, et la nature d'une chose est sa fin, puisque ce qu'est chaque chose une fois qu'elle a atteint son complet développement, nous disons que c'est là la nature de la chose, aussi bien pour un homme, un cheval ou une famille. En outre, la cause finale, la fin d'une chose, est son bien le meilleur, et la pleine suffisance est à la fois une fin et un bien par excellence.

Ces considérations montrent donc que la cité est au nombre des réalités qui existent naturellement, et que l'homme est par nature un animal politique. Et celui qui est sans cité, naturellement et non par suite des circonstances, est ou un être dégradé ou au-dessus de l'humanité. Il est comparable à l'homme traité ignominieusement par HOMÈRE de :

Sans famille, sans loi, sans foyer,

car, en même temps que naturellement apatride,

30 il est aussi un brandon de discorde, et on peut le comparer à une pièce isolée au jeu de trictrac.

Mais que l'homme soit un animal politique à un plus haut degré qu'une abeille quelconque ou tout autre animal vivant à l'état grégaire, cela est évident.

35 La nature, en effet, selon nous, ne fait rien en vain ; et l'homme, seul de tous les animaux, possède la parole. Or, tandis que la voix ne sert qu'à indiquer la joie et la peine, et appartient pour ce motif aux autres animaux également (car leur nature va jusqu'à

60 éprouver les sensations de plaisir et de douleur, et à se les signifier les uns aux autres), le discours sert à exprimer l'utile et le nuisible, et, par suite aussi, le juste et l'injuste : car c'est le caractère propre de l'homme par rapport aux autres animaux, d'être

65 le seul à avoir le sentiment du bien et du mal, du juste et de l'injuste, et des autres notions morales, et c'est la communauté de ces sentiments qui engendre famille et cité.

En outre, la cité est par nature antérieure à la famille et à chacun de nous pris individuellement. Le tout, en effet, est nécessairement antérieur à la partie, puisque, le corps entier une fois détruit, il n'y aura ni pied, ni main, sinon par simple homonymie et au sens où l'on parle d'une main de pierre : une main de ce genre sera une main morte. Or les choses se définissent toujours par leur fonction et leur potentialité ; quand par suite elles ne sont plus en état d'accomplir leur travail, il ne faut pas dire que ce sont les mêmes choses, mais seulement qu'elles ont le même nom. Que dans ces conditions la cité soit aussi antérieure naturellement à l'individu, cela est évident : si, en effet, l'individu pris isolément est incapable de se suffire à lui-même, il sera par rapport à la cité comme, dans nos autres exemples, les parties sont par rapport au tout. Mais l'homme qui est dans l'incapacité d'être membre d'une communauté, ou qui n'en éprouve nullement le besoin parce qu'il se suffit à lui-même, ne fait en rien partie d'une cité, et par conséquent est ou une brute ou un dieu.

Est certes un fait naturel la tendance que nous avons tous à former une communauté de ce genre, mais celui qui, le premier, réalisa cette communauté fut cause des plus grands biens.

ARISTOTE *Politique*
livre I

Questions

1. Comment Aristote justifie-t-il l'esclavage ? Sur quel présumé repose son argumentation ?

2. Comment Aristote prouve-t-il l'origine naturelle de la cité ? Le lien de continuité entre la famille, le village et la cité est-il évident ?

3. Comment Aristote passe-t-il des « seuls besoins vitaux » au « bien vivre » ? Quelle différence ?

<i>activité</i>	<i>domaine de la réalité</i>	<i>attitude intérieure</i>
(1) jugement	faculté de juger	objectivité
(2) désir	Nature universelle	consentement au Destin
(3) impulsion à l'action	Nature humaine	justice et altruisme

« Partout et constamment, il dépend de toi
 – de te complaire pieusement dans la présente conjonction des événements (2),
 – de te conduire avec justice envers les hommes présents (3),
 – d'appliquer à la représentation (1) présente les règles de discernement, afin que rien ne s'infilte qui ne soit objectif » (VII,54).

« Te suffisent
 – le présent jugement (1) de valeur, à condition qu'il soit objectif,
 – la présente action (3), à condition qu'elle soit accomplie pour le service de la communauté humaine,
 – la présente disposition intérieure (2), à condition qu'elle trouve sa joie dans toute conjonction d'événements produite par la cause extérieure » (IX,6).

« La nature raisonnable suit bien la voie qui lui est propre
 – si, en ce qui concerne les *représentations* (1), elle ne donne son assentiment ni à ce qui est faux, ni à ce qui est obscur,
 – si elle dirige ses *impulsions* (3) seulement vers les actions qui servent la communauté humaine,
 – si elle n'a de *désir* (2) et d'aversion que pour ce qui dépend de nous, tandis qu'elle accueille avec joie tout ce qui lui est donné en partage par la Nature universelle » (VIII,7).

« Effacer la *représentation* (*phantasia*) (1)
 Arrêter l'*impulsion à l'action* (*hormé*) (3)
 Éteindre le *désir* (*orexis*) (2)
 Avoir en son pouvoir le principe directeur (*hégemonikon*) »
 (IX,7).

« A quoi faut-il donc s'exercer?
 A une seule chose :
 – une pensée vouée à la justice et des *actions* accomplies au service de la communauté (3),
 – un *discours* qui ne peut jamais tromper (1),
 – une *disposition intérieure* (2) qui accueille avec amour toute conjonction d'événements, en la reconnaissant comme nécessaire, comme familière, comme découlant d'un si grand principe, d'une si grande source » (IV,33,3).

« A l'occasion de chaque impulsion vers l'action, accomplir la justice, et, à l'occasion de chaque représentation, ne conserver d'elle que ce qui correspond exactement à la réalité » [on reconnaît ici la discipline de l'action et celle du jugement].

« Il se contente de deux choses : accomplir avec justice l'action présente, aimer le lot qui, présentement, lui est donné en partage »

« Suis-je en train d'accomplir une action? Je l'accomplis, en la rapportant au bien des hommes. M'arrive-t-il quelque chose? Je l'accueille en rapportant ce qui m'arrive aux dieux et à la source de toutes choses à partir de laquelle se forme la trame des événements », [on reconnaît ici la discipline de l'action et celle du désir].

« N'aimer que l'événement qui vient à notre rencontre et qui est lié à nous par le Destin. »

« Supprime le jugement de valeur (que tu ajoutes) et voilà supprimé : " On m'a fait tort. " Supprime " On m'a fait tort " et voilà le tort supprimé. »

« Premièrement : rien au hasard, rien qui ne se rapporte à une fin. En second lieu : ne rapporter ses actions à rien d'autre qu'à une fin qui serve la communauté des hommes. »

« Tout jugement, toute impulsion à l'action, tout désir ou aversion se trouvent à l'intérieur de l'âme et rien d'autre ne peut y pénétrer. »

« Effacer la *représentation* (*phantasia*), arrêter l'*impulsion à l'action* (*hormé*), éteindre le *désir* (*orexis*). Avoir en son pouvoir le principe directeur (*hégemonikon*) » (IX,7).

« Il faut découvrir la règle qu'il faut appliquer au sujet de l'*assentiment* [à donner aux représentations et aux jugements], et dans le thème d'exercice qui se rapporte aux *impulsions à l'action*, il ne faut jamais relâcher son attention, pour que ces impulsions à l'action soient accompagnées d'une clause de réserve, qu'elles aient pour fin le service de la communauté et soient proportionnées à la valeur, et, finalement, il faut s'abstenir totalement du *désir* et ignorer l'aversion pour les choses qui ne dépendent pas de nous. »

« De la même manière que nous nous exerçons pour faire face aux interrogations sophistiques, il nous faudrait aussi nous exercer pour faire face aux représentations (*phantasiai*), car elles aussi nous posent des questions. »

« Si nous prenons cette habitude, nous ferons des progrès, car nous ne donnerons jamais notre assentiment qu'à ce dont il y a représentation adéquate (*kataléptiké*). »

« Purifie tes jugements, pour que rien de ce qui n'est pas " tien " ne s'attache à toi, ne te devienne connaturel, en sorte que tu n'en éprouves de la souffrance si on te l'arrache. »

« Quand on s'attache à quelque chose, ne point s'y attacher comme à un objet qu'on ne peut nous enlever, mais comme à un objet du genre d'une marmite ou d'une coupe en verre, de façon que, si on le brise, se rappelant ce que c'était, on n'en subisse aucun trouble... Rappelle-toi que tu aimes un mortel, que tu n'aimes rien qui t'appartienne en propre. Cela t'a été donné pour le moment présent, non pas comme une chose que l'on ne puisse t'enlever ou pour toujours, mais comme une figue ou une grappe de raisin, à une saison déterminée de l'année : si tu les désires pendant l'hiver, tu es stupide. »

MARC-AURELE

« Trois sont les choses qui te composent : le corps, le souffle vital, l'intellect (*noûs*).

De ces choses, deux ne sont tiennes que dans la mesure où tu dois en prendre soin, la troisième, seule, est proprement tienne.

C'est pourquoi si tu sé pares de toi,

c'est-à-dire de ta pensée (*dianoia*),

– tout ce que les autres font ou disent,

– ou encore tout ce que tu as fait et dit toi-même [dans le passé] et

toutes les choses qui te troublent parce qu'elles sont à venir,

– et tout ce qui t'advient, indépendamment de ta volonté, du fait du

corps qui t'entoure ou du souffle vital inné,

– et tout ce que fait rouler le flot tourbillonnant qui te baigne de son flux,

en sorte que,

– élevée au-dessus des entrelacements du Destin,

– pure,

– libre pour elle-même,

la puissance intellectuelle vive

– en faisant ce qui est juste,

– en voulant tout ce qui arrive,

– en disant la vérité,

si donc tu sé pares de ce principe directeur (*hégemonikon*) les choses qui se sont attachées à lui parce qu'il s'est attaché à elles,

et si tu sé pares du temps ce qui est au-delà du présent et ce qui est passé,

et si tu te rends tel que le *Sphairos* d'Empédocle "à l'orbe pur, fier de son unicité joyeuse",

et si tu t'exerces à vivre seulement ce que tu vis, c'est-à-dire le présent,

tu pourras vivre le temps qui t'est laissé jusqu'à la mort, sans trouble, avec bienveillance et sérénité à l'égard

de ton *daimôn* intérieur. »

« Certains stoïciens disent que le mot "âme" est utilisé en deux sens, d'une part pour désigner ce qui fait tenir ensemble tout le mélange du corps [c'est ce que Marc Aurèle appelle le *pneuma*, le souffle vital], d'autre part, dans un sens plus propre, le principe directeur... Quand, dans la division des biens, nous disons que les uns sont biens de l'âme, les autres, biens du corps, les autres, biens extérieurs, nous ne pensons pas à l'âme tout entière, mais à cette partie de l'âme qu'est le principe directeur. »

« En ce moment même, j'ai ce que veut que j'aie en ce moment la Nature universelle et je fais en ce moment ce que ma propre nature veut que je fasse en ce moment » (V,25,2).

« Rien ne m'arrivera qui ne soit conforme à la Nature du Tout. Il dépend de moi de ne rien faire qui soit contraire à mon dieu et à mon *daimôn*. »

« Il vit avec les dieux celui qui leur montre sans cesse une âme qui accueille avec joie ce qui lui a été donné en partage et, en même temps, qui fait tout ce que veut le *daimôn* que Zeus [c'est-à-dire la Nature universelle] a donné à chacun comme surveillant et comme guide, et qui est une parcelle détachée de lui-même : c'est précisément l'intellect et la raison de chacun. »

« Pour les stoïciens, la vertu est une disposition de la partie directrice de l'âme... ou plutôt elle est la raison cohérente avec elle-même, ferme et constante. Ils ne croient pas que la faculté passionnelle et irrationnelle soit distincte de la faculté rationnelle par une différence de nature, mais que c'est la même partie de l'âme, qu'ils appellent précisément *dianoia* et *hégemonikon* (faculté de réflexion et principe directeur), qui se change et se transforme totalement dans les passions et dans les transformations qu'elle subit, soit dans son état, soit dans ses dispositions, et qu'elle devient vice ou vertu; en elle-même, cette faculté n'a rien d'irrationnel, mais elle est dite irrationnelle, quand, par l'excès de l'impulsion, devenu très fort et triomphant, elle est conduite à quelque chose d'inconvenant, contrairement au choix de la raison. La passion est ainsi la raison, mais vicieuse et dépravée, qui, par l'effet d'un jugement mauvais et pervers, a acquis force et vigueur. »

« La perception (*katalépsis*) consiste pour eux à donner son assentiment à une représentation objective (*kataléptiké*) et il semble bien y avoir là deux choses : l'une a quelque chose d'involontaire; l'autre, quelque chose de volontaire qui dépend de notre jugement. Car le fait de recevoir une représentation est involontaire : cela ne dépend pas de celui qui reçoit la représentation, mais de la cause de la représentation. Mais l'acte de donner son assentiment à ce mouvement de l'âme est dans le pouvoir de celui qui reçoit la représentation. »

« De même, dit Chrysippe⁶, qu'en poussant le cylindre, on lui a fait commencer son mouvement, mais on ne lui a pas donné la propriété de rouler, de même la représentation imprimera, certes, et marquera sa forme dans l'âme, mais notre assentiment sera en notre pouvoir; poussé de l'extérieur, comme le cylindre, il se mouvra par sa force propre et par sa nature. »

« Passer sa vie de la meilleure manière : le pouvoir de le faire réside dans l'âme, si l'on est capable d'être indifférent aux choses indifférentes. On sera indifférent aux choses indifférentes, si l'on considère chacune de ces choses, en toutes leurs parties et en leur totalité, en se souvenant qu'aucune d'entre elles ne peut produire en nous un jugement de valeur à son sujet et ne peut parvenir jusqu'à nous, mais que les choses, de leur côté, demeurent dans l'immobilité, tandis que c'est nous qui engendrons des jugements à leur sujet et en quelque sorte les écrivons en nous : il nous est possible de ne pas les écrire, possible aussi, si cela nous a échappé, de les effacer aussitôt. »

« C'est la même partie de l'âme, qu'ils appellent précisément *dianoia* et *hégemonikon* (faculté de réflexion et principe directeur), qui se change et se transforme totalement dans les passions et les transformations qu'elle subit... Ils veulent que la passion elle-même soit la raison, mais la raison vicieuse et dépravée qui, par l'effet d'un jugement mauvais et vicieux, prend force et vigueur. »

« Efface cette représentation [discipline du jugement].
Arrête cette agitation de marionnette [discipline de l'action].
Circonscriis le moment présent du temps.
Reconnais ce qui t'arrive à toi ou à un autre [discipline du
consentement au Destin].
Divise et analyse l'objet en "causal" et en "matériel".
Pense à ta dernière heure.
Le mal commis par cet homme, laisse-le là où la faute a été
commise » (VII,29).

« Ne perds pas la partie de vie qui te reste à vivre en des représen-
tations (*phantasiai*) qui concernent les autres hommes, à moins que
tu ne mettes cela en rapport avec quelque chose qui serve au bien
commun. Car tu te privas d'accomplir une autre tâche, si tu te
représentes ce qu'un tel ou un tel fait, pourquoi il le fait et ce qu'il
dit, ce qu'il pense, ce qu'il manigance et toutes ces autres questions
qui te font tourbillonner intérieurement en te détournant de l'atten-
tion que tu dois porter à ton propre principe directeur (*hégemoni-
kon*). »

« Il faut retrancher ces deux choses : la crainte de l'avenir, le sou-
venir des maux anciens. Ceux-ci ne me concernent plus et l'avenir
ne me concerne pas encore. »

« Que la partie directrice et souveraine de ton âme demeure inal-
térée en présence du mouvement doux ou violent qui se produit
dans la chair et qu'elle ne se mélange pas à lui, mais qu'elle se déli-
mite elle-même et qu'elle circoncrive ces affections dans les
membres du corps. »

« Il y a des maux qui atteignent le sage, sans l'abattre d'ailleurs,
comme la douleur physique, l'infirmité, la perte des amis, des
enfants, les revers d'une patrie dévorée par la guerre : à ces choses,
j'avoue qu'il est sensible, car nous ne lui imposons pas la dureté du
roc ou du fer. Il n'y a pas de vertu à supporter ce qu'on ne sent
pas. »

« Voici comment les passions naissent, se développent,
deviennent excessives. Il y a d'abord un premier mouvement invo-
lontaire, une sorte de préparation et de menace de passion. Il y en a
un deuxième accompagné d'un désir qu'on peut encore dompter ;
c'est l'idée : " Il faut que je me venge parce qu'on m'a fait tort... " Il
y en a un troisième que l'on ne peut plus maîtriser... on veut se ven-
ger absolument. Le premier choc sur l'âme, nous ne pouvons l'évi-
ter avec l'aide de la raison, pas plus que certains mouvements
réflexes qui arrivent au corps, comme le bâillement... La raison ne
peut les vaincre, l'habitude peut-être et une attention continuelle
les atténuent. Le deuxième mouvement, qui naît d'un jugement,
peut être supprimé par un jugement. »

« Un fleuve de tous les événements, un courant violent, voilà
l'éternité ; à peine chaque chose est-elle apparue qu'elle est déjà
passée, une autre passe, et, elle aussi, sera emportée. »

« Pense souvent à la rapidité avec laquelle les êtres et les événe-
ments passent et disparaissent : car la substance universelle est
comme un fleuve en un flux perpétuel. »

EPICTETE

SOCIOLOGIE : PEUT-ON TRAITER LES FAITS SOCIAUX COMME DES CHOSES ?

Pour Durkheim, la sociologie ne devient une science que lorsque son objet est saisi dans son autonomie. La société n'est pas une somme d'individus, elle n'est pas instituée par contrat. Elle est la réalité première : c'est elle qui forme les individus, bien loin que ce soit les individus qui la forment : « La cause déterminante d'un fait social doit être cherchée parmi les faits sociaux antécédents, et non parmi les états de la conscience. »

Texte 1 Le refus des interprétations psychologiques

Une explication purement psychologique des faits sociaux ne peut donc manquer de laisser échapper tout ce qu'ils ont de spécifiques, c'est-à-dire de social.

Ce qui a masqué aux yeux de tant de sociologues l'insuffisance de cette méthode, c'est que, prenant l'effet pour la cause, il leur est arrivé très souvent d'assigner comme conditions déterminantes aux phénomènes sociaux certains états psychiques, relativement définis et spéciaux, mais qui, en fait, en sont la conséquence. C'est ainsi qu'on a considéré comme inné à l'homme un certain sentiment de religiosité, un certain minimum de jalousie sexuelle, de piété filiale, d'amour paternel, etc., et c'est par là qu'on a voulu expliquer la religion, le mariage, la famille. Mais l'histoire montre que ces inclinations, bien loin d'être inhérentes¹ à la nature humaine, ou bien font totalement défaut dans certaines circonstances sociales, ou bien, d'une société à l'autre, présentent de telles variations que le résidu qu'on obtient en éliminant toutes ces différences, et qui seul peut être considéré comme d'origine psychologique, se réduit à quelque chose de vague et de schématique qui laisse à une distance infinie les faits qu'il s'agit d'expliquer. C'est donc que ces sentiments résultent de l'organisation collective, loin d'en être la base.

1. Qui appartient essentiellement à.

Émile Durkheim, *Les Règles de la méthode sociologique*, chap. V (1895), PUF.

Texte 2 Deux conceptions du fait social

Deux théories contraires se partagent sur ce point les esprits.

Pour les uns, comme Hobbes¹, Rousseau², il y a solution de continuité³ entre l'individu et la société. L'homme est donc naturellement réfractaire à la vie commune, il ne peut s'y résigner que forcé. Les fins sociales ne sont pas simplement le point de rencontre des fins individuelles, elles leur sont plutôt contraires. Aussi, pour amener l'individu à les poursuivre, est-il nécessaire d'exercer sur lui une contrainte, et c'est dans l'institution et l'organisation de cette contrainte que consiste, par excellence, l'œuvre sociale. Seulement, parce que l'individu est regardé comme la seule et unique réalité du règne humain, cette organisation qui a pour objet de le gêner et de le contenir, ne peut être conçue que comme artificielle. Elle n'est pas fondée dans la nature, puisqu'elle est destinée à lui faire violence en l'empêchant de produire ses conséquences anti-sociales. C'est une œuvre d'art⁴, une machine construite toute entière de la main des hommes. [...]

C'est de l'idée contraire que se sont inspirés et les théoriciens du droit naturel⁵ et les économistes et, plus récemment, M. Spencer⁶. Pour eux, la vie sociale est essentiellement spontanée et la société une chose naturelle. Mais, s'ils lui confèrent ce caractère, ce n'est pas qu'ils lui reconnaissent une nature spécifique ; c'est qu'ils lui trouvent une base dans la nature de l'individu. [...] L'homme serait naturellement enclin à la vie politique, domestique, religieuse, aux échanges, etc., et c'est de ces penchants naturels que dériverait l'organisation sociale.

1. Hobbes, voir p. 544.
2. Rousseau, voir p. 526.
3. Rupture, hiatus, fossé.
4. Ici, au sens d'œuvre technique, artificielle.
5. Référence peu claire, car Hobbes et Rousseau appartiennent aussi à l'école du Droit naturel. Durkheim pense sans doute aux théories, comme celle de Locke, qui font de la société un fait inné, naturel.

6. Spencer (1820-1903), philosophe anglais, qui s'inspire des théories de Lamarck et de Darwin, pour concevoir un évolutionnisme applicable aussi bien aux animaux, qu'à l'homme et aux sociétés.

Texte 3 Le fait social dépasse l'individu

Ni l'une ni l'autre de ces doctrines n'est la nôtre.

Sans doute, nous faisons de la contrainte la caractéristique de tout fait social. Seulement, cette contrainte ne résulte pas d'une machinerie plus ou moins savante, destinée à masquer aux hommes les pièges dans lesquels ils se sont pris eux-mêmes. Elle est simplement due à ce que l'individu se trouve en présence d'une force qui le domine, devant laquelle il s'incline ; mais cette force est naturelle. Elle ne dérive pas d'un arrangement conventionnel que la volonté humaine a surajouté de toutes pièces au réel ; elle sort des entrailles mêmes de la réalité, elle est le produit nécessaire de causes données. Ainsi, pour amener l'individu à s'y soumettre de son plein gré, n'est-il pas nécessaire de recourir à aucun artifice ; il suffit de lui faire prendre conscience de son état de dépendance et d'infériorité naturelles – qu'il s'en fasse par la religion une représentation sensible¹ et symbolique, ou qu'il arrive à s'en former par la science une représentation adéquate et définie. Comme la supériorité que la société a sur lui n'est pas simplement physique, mais intellectuelle et morale, elle n'a rien à craindre du libre examen, pourvu qu'il en soit fait un juste emploi.

Mais si, contrairement à ces philosophes, nous disons que la vie sociale est naturelle, ce n'est pas que nous en trouvions la source dans la nature de l'individu ; c'est qu'elle dérive directement de l'être collectif qui est, par lui-même, une nature *sui generis*² ; c'est qu'elle résulte de cette élaboration spéciale à laquelle sont soumises les consciences particulières, par le fait de leur association et d'où se dégage une nouvelle forme d'existence. Si donc nous reconnaissons avec les uns qu'elle se présente à l'individu sous l'aspect de la contrainte, nous admettons avec les autres qu'elle est un produit spontané de la réalité. Et ce qui relie ces deux éléments, contradictoires en apparence, c'est que cette réalité d'où elle émane dépasse l'individu.

Op. cit., chap. V.

1. Sous une forme imagée.
2. Qui n'appartient qu'à une espèce, qu'à une chose.

Texte 1

- 1 Montrez la nature du débat entre psychologie et sociologie ? Pourquoi sont-elles en concurrence ?
- 2 Faites l'inventaire des exemples donnés par Durkheim. Quels sont les arguments qui justifient la primauté du déterminisme social ?

Texte 2

Quelles sont les deux conceptions qui s'opposent traditionnellement concernant la nature et l'origine de la société ?

Texte 3

En quoi consiste, pour Durkheim, une conception réellement sociologique de la société ?

1

Quand je m'acquitte de ma tâche de frère, d'époux ou de citoyen, quand j'exécute les engagements que j'ai contractés, je remplis des devoirs qui sont définis, en dehors de moi et de mes actes, dans le droit et dans les mœurs. Alors même qu'ils sont d'accord avec mes sentiments propres et que j'en sens intérieurement la réalité, celle-ci ne laisse pas d'être objective ; car ce n'est pas moi qui les ai faits, mais je les ai reçus par l'éducation. Que de fois, d'ailleurs, il arrive que nous ignorons le détail des obligations qui nous incombent et que, pour les connaître, il nous faut consulter le Code et ses interprètes autorisés ! De même, les croyances et les pratiques de sa vie religieuse, le fidèle les a trouvées toutes faites en naissant ; si elles existaient avant lui, c'est qu'elles existent en dehors de lui. Le système de signes dont je me sers pour exprimer ma pensée, le système de monnaies que j'emploie pour payer mes dettes, les instruments de crédit que j'utilise dans mes relations commerciales, les pratiques suivies dans ma profession, etc., etc., fonctionnent indépendamment des usages que j'en fais. Qu'on prenne les uns après les autres tous les membres dont est composée la société, ce qui précède pourra être répété à propos de chacun d'eux. Voilà donc des manières d'agir, de penser et de sentir qui présentent cette remarquable propriété qu'elles existent en dehors des consciences individuelles.

40

20

30

40

50

60

Non seulement ces types de conduite ou de pensée sont extérieurs à l'individu, mais ils sont doués d'une puissance impérative et coercitive en vertu de laquelle ils s'imposent à lui, qu'il le veuille ou non. Sans doute, quand je m'y conforme de mon plein gré, cette coercition ne se fait pas ou se fait peu sentir, étant inutile. Mais elle n'en est pas moins un caractère intrinsèque de ces faits, et la preuve, c'est qu'elle s'affirme dès que je tente de résister. Si j'essaye de violer les règles du droit, elles réagissent contre moi de manière à empêcher mon acte s'il en est temps, ou à l'annuler et à le rétablir sous sa forme normale s'il est accompli et réparable, ou à me le faire expier s'il ne peut être réparé autrement. S'agit-il de maximes purement morales ? La conscience publique contient tout acte qui les offense par la surveillance qu'elle exerce sur la conduite des citoyens et les peines spéciales dont elle dispose. Dans d'autres cas, la contrainte est moins violente ; elle ne laisse pas d'exister. Si je ne me soumetts pas aux conventions du monde, si, en m'habillant, je ne tiens aucun compte des usages suivis dans mon pays et dans ma classe, le rire que je provoque, l'éloignement où l'on me tient, produisent, quoique d'une manière plus atténuée, les mêmes effets qu'une peine proprement dite. Ailleurs, la contrainte, pour n'être qu'indirecte, n'en est pas moins efficace. Je ne suis pas obligé de parler français avec mes compatriotes, ni d'employer les monnaies légales ; mais il est impossible que je fasse autrement. Si j'essayais d'échapper à cette nécessité, ma tentative échouerait misérablement. Industriel, rien ne m'interdit de travailler avec des procédés et des méthodes de l'autre siècle ; mais, si je le fais, je me ruinerai à coup sûr. Alors même que, en fait, je puis m'affranchir de ces règles et les violer avec succès, ce n'est jamais sans être obligé de lutter contre elles. Quand même elles sont finalement vaincues, elles font suffisamment sentir leur puissance contraignante par la résistance qu'elles opposent. Il n'y a pas de novateur, même heureux, dont les entreprises ne viennent se heurter à des oppositions de ce genre.

70 Voilà donc un ordre de faits qui présentent des caractères très spéciaux : ils consistent en des manières d'agir, de penser et de sentir, extérieures à l'individu, et qui sont douées d'un pouvoir de coercition en vertu duquel ils s'imposent à lui. Par suite, ils ne sauraient se confondre avec les phénomènes organiques, puisqu'ils consistent en représentations et en actions ; ni avec les phénomènes psychiques, lesquels n'ont d'existence que dans la conscience individuelle et par elle. Ils constituent donc une espèce nouvelle et c'est à eux que doit être donnée et réservée la qualification de sociaux. Elle leur convient ; car il est clair que, n'ayant pas l'individu pour substrat, ils ne peuvent en avoir d'autre que la société, soit la société politique dans son intégralité, soit quelque'un des groupes partiels qu'elle renferme, confessions religieuses, écoles politiques, littéraires, corporations professionnelles, etc.

DURKHEIM les règles de la
méthode sociologique

1 Et premièrement il n'y a point de doute que tout ce que la nature m'enseigne contient quelque vérité². Car par la nature, considérée en général, je n'entends maintenant autre chose que Dieu même, ou bien l'ordre et la disposition que Dieu a établie dans les choses créées.

Et par ma nature en particulier, je n'entends autre chose que la complexion ou l'assemblage de toutes les choses que Dieu m'a données.

10 Or il n'y a rien que cette nature m'enseigne plus expressément, ni plus sensiblement, sinon que j'ai un corps qui est mal disposé quand je sens de la douleur, qui a besoin de manger ou de boire, quand j'ai les sentiments de la faim ou de la soif, etc. Et partant je ne dois aucunement douter qu'il n'y ait en cela quelque vérité.

20 La nature m'enseigne aussi par ces sentiments de douleur, de faim, de soif, etc., que je ne suis pas seulement logé dans mon corps, ainsi qu'un pilote en son navire, mais, outre cela, que je lui suis conjoint très étroitement et tellement confondu et mêlé, que je compose comme un seul tout avec lui. Car, si cela n'était, lorsque mon corps est blessé, je ne sentirais pas pour cela de la douleur, moi qui ne suis qu'une chose qui pense, mais j'apercevrais cette blessure par le seul entendement, comme un pilote aperçoit par la vue si quelque chose se rompt dans son vaisseau; et lorsque mon corps a besoin de boire ou de manger, je connaîtrais simplement cela même, sans en être averti par des sentiments confus de faim et de soif. Car en effet tous ces sentiments de faim, de soif, de douleur, etc., ne sont autre chose que de certaines façons confuses de penser, qui proviennent et dépendent de l'union et comme du mélange de l'esprit avec le corps.

40 Outre cela, la nature m'enseigne que plusieurs autres corps existent autour du mien, entre lesquels je dois poursuivre les uns et fuir les autres. Et certes, de ce que je sens différentes sortes de couleurs, d'odeurs, de saveurs, de sons, de chaleur, de dureté, etc., je conclus fort bien qu'il y a dans les corps, d'où procèdent toutes ces diverses perceptions des sens, quelques variétés qui leur répondent, quoique peut-être ces variétés ne leur soient point en effet semblables. Et aussi, de ce qu'entre ces diverses perceptions des sens, les unes me sont agréables, et les autres désagréables, je puis tirer une conséquence tout à fait certaine, que mon corps (ou plutôt moi-même tout entier, en tant que je suis composé du corps et de l'âme) peut recevoir diverses commodités ou incommodités des autres corps qui l'environnent.

50 Mais il y a plusieurs autres choses qu'il semble que la nature m'ait enseignées, lesquelles toutefois je n'ai pas véritablement reçues d'elle, mais qui se sont introduites en mon esprit par une certaine coutume que j'ai de juger inconsidérément des choses; et ainsi il peut aisément arriver qu'elles contiennent quelque fausseté. Comme, par exemple, l'opinion que j'ai que tout espace dans lequel il n'y a rien qui meuve, et fasse impression sur mes sens, soit vide; que dans un corps qui est chaud, il y ait quelque chose de semblable à l'idée de la chaleur qui est en moi; que dans un corps blanc ou noir, il y ait la même blancheur ou noirceur que je sens; que dans un corps amer ou doux, il y ait le même goût ou la même saveur, et ainsi des autres; que les astres, les tours et tous les autres corps éloignés soient de la même figure et grandeur qu'ils paraissent de loin à nos yeux, etc.

60

Mais afin qu'il n'y ait rien en ceci que je ne conçoive distinctement, je dois précisément définir ce que j'entends proprement lorsque je dis que la nature m'enseigne quelque chose. Car je prends ici la nature en une signification plus resserrée, que lorsque je l'appelle un assemblage ou une complexion de toutes les choses que Dieu m'a données; vu que cet assemblage ou complexion comprend beaucoup de choses qui n'appartiennent qu'à l'esprit seul, desquelles je n'entends point ici parler, en parlant de la nature : comme, par exemple, la notion que j'ai de cette vérité, que ce qui a une fois été fait ne peut plus n'avoir point été fait, et une infinité d'autres semblables, que je connais par la lumière naturelle, sans l'aide du corps, et qu'il en comprend aussi plusieurs autres qui n'appartiennent qu'au corps seul, et ne sont point ici non plus contenues sous le nom de nature comme la qualité qu'il a d'être pesant, et plusieurs autres semblables, desquelles je ne parle pas aussi, mais seulement des choses que Dieu m'a données, comme étant composé de l'esprit et du corps (...)

Pour commencer donc cet examen, je remarque ici, premièrement, qu'il y a une grande différence entre l'esprit et le corps, en ce que le corps, de sa nature, est toujours divisible, et que l'esprit est entièrement indivisible. Car en effet, lorsque je considère mon esprit, c'est-à-dire moi-même en tant que je suis seulement une chose qui pense, je n'y puis distinguer aucunes parties, mais je me conçois comme une chose seule et entière. Et quoique tout l'esprit semble être uni à tout le corps, toutefois un pied, ou un bras, ou quelque autre partie étant séparée de mon corps, il est certain que pour cela il n'y aura rien de retranché de mon esprit. Et les facultés de vouloir, de sentir, de concevoir, etc., ne peuvent pas proprement être dites ses parties : car le même esprit s'emploie tout entier à vouloir, et aussi tout entier à sentir, à concevoir, etc. Mais c'est tout le contraire dans les choses corporelles ou étendues : car il n'y en a pas une que je ne mette aisément en pièces par ma pensée, que mon esprit ne divise fort facilement en plusieurs parties¹ et par conséquent que je ne connaisse être divisible. Ce qui suffirait pour m'enseigner que l'esprit ou l'âme de l'homme est entièrement différente du corps, si je ne l'avais déjà d'ailleurs assez appris .

DESCARTES Méditation sixième